

MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 9

MONTREAL, MARDI, 17 NOVEMBRE 1846.

No 92

MISSION DE N.-D. DE PAIX, ILES GAMBIE.

Lettre du P. Honoré Laval, missionnaire de la Société de Picpus.

Notre occupation présente n'est plus, comme à l'époque du départ du P. Carret, de former des catéchumènes. Tout l'archipel est chrétien, à l'exception de 52 personnes, que Monseigneur est allé chercher le mois dernier à Crescent. Nous ne sommes plus obligés de courir de cabane en cabane, pour évangéliser les familles, catéchiser les vieillards et les enfans. Nous ne baptisons plus tous les deux ou trois mois 200 personnes à la fois. Nous ne sommes plus obligés, pour exciter les naturels au travail, de nous trouver à la tête de ceux qui défrichent ou qui plantent : il suffit maintenant d'un seul mot pour que chacun se mette à l'ouvrage. Tous ont enfin compris que ces travaux sont entièrement dans leur intérêt. Le roi commence à rendre la justice à son petit peuple ; de sorte que nous ne sommes plus appelés si souvent à démêler des disputes de limites et des querelles de ménage. Au reste, ces différends sont fort peu de chose, et nous voyons avec joie la charité et la douceur évangéliques pénétrer rapidement dans leurs cœurs. Nous n'apercevons plus chez eux ces habitudes d'une vie errante, qui faisaient qu'après avoir passé la journée et une bonne partie de la nuit à traîner leur mollesse d'un lieu à un autre, ils dormaient là où le sommeil les surprenait, sans autre lit que la terre, souvent humide, sans autre abri que la voûte du ciel, et occasionnaient ainsi les cruelles maladies qui les décimaient à notre arrivée. Les pères et mères, actuellement renfermés dans leurs maisons, nous aident à surveiller la jeunesse. Il n'est pas besoin de leur recommander de se vêtir modestement. Nous n'avons plus à combattre l'idolâtrie et les superstitions ; nous avons sujet de croire que l'Evangile est dans tous les cœurs ; en un mot, ce peuple s'avance, à peu près selon nos désirs, vers la civilisation chrétienne.

D'après cela, vous comprendrez que nos travaux sont devenus beaucoup plus sédentaires. Nous passons beaucoup de temps au confessionnal, et de temps en temps nous visitons les familles, afin de les instruire de plus en plus, et d'encourager l'industrie naissante. Nous revenons chaque fois de ces petites excursions plus charmés qu'auparavant de la bonne volonté de nos néophytes, ainsi que de l'affection et de la confiance sans bornes qu'ils témoignent à leur Père spirituel. Cela est au point que pas un d'eux ne passerait d'une île à l'autre, ou n'irait visiter un parent ou un ami, sans venir avant cela demander notre agrément. Remarquez que bien loin d'avoir jamais exigé une pareille chose, nous n'y aurions pas même pensé, si l'idée n'en était venue à nos chrétiens. Quand on leur demande les motifs de cette conduite : *"C'est afin, disent-ils, que mon Père sache où je suis."* L'adoption est en usage chez ce peuple, et c'est encore un point sur lequel ils exigent l'assentiment du missionnaire : *"Veux-tu que cet enfant vienne demeurer chez moi ? Je suis son père adoptif, et je vais prendre un grand soin de lui."* Si le missionnaire répond qu'il le veut bien, l'adoption est consommée.

Avec un tel peuple, nos consolations seraient sans mélange, si les étrangers ne venaient souvent attrister notre cœur. Nos néophytes croyaient autrefois être les seuls habitans de l'Univers. Seulement, leurs traditions nationales leur apprenaient que quelques portions de la terre que Maïïï avaient péchées, se trouvaient dispersées bien loin de leurs îles ; mais ils ignoraient si ces terres avaient des habitans ; surtout, ils ne soupçonnaient pas qu'il pût exister des hommes rebelles à la divinité. Aujourd'hui que la pêche de la nacre amène parmi eux des navires de toutes les nations, comprenez, si vous le pouvez, quelle impression doivent produire sur des cœurs à peine établis dans la foi, les discours qu'ils entendent, et les exemples qu'ils ont trop souvent sous les yeux. Il est vrai que jusqu'à présent nous avons vu avec grande joie notre troupeau résister presque tout entier à cette funeste contagion : cependant 14 jeunes gens n'ont pu faire leurs pâques le même jour que les autres ; et 6 d'entre eux, pour avoir différé l'accomplissement de ce devoir jusqu'à la moitié de l'année, nous ont obligés, pour l'exemple, à leur faire prendre place durant la messe derrière les catéchumènes. Vous voyez que, grâce au Seigneur, le nombre des réfractaires n'est pas considérable, aidez-nous à demander à Dieu qu'il n'augmente pas dans la suite.

Le reste de la population demeure fidèle à Dieu et à sa sainte loi : et sans entrer dans le détail de la piété, de la ferveur admirables et des autres vertus qui les distinguent, je me contenterai de vous dire que nous ne savons en vérité si les premiers siècles de l'Eglise ont vu des traits plus beaux que ceux qui se passent tous les jours sous nos yeux. Aussi nous ne sommes point

surpris de voir les efforts que fait le démon pour renverser ce magnifique ouvrage de la grâce.

Vous vous souvenez, sans doute, que tout en catéchisant nos sauvages, nous avions entrepris de leur apprendre à filer ; c'est un art dans lequel nous étions bien novices, comme vous jugez bien. Aussi les disciples ont bientôt surpassé leurs maîtres, et maintenant, dans les trois principales îles, toutes les personnes du sexe filent le coton assez passablement. Dans chaque peuplade, elles se réunissent à certaines heures, et vous ne sauriez croire avec combien d'ardeur elles rivalisent à qui fera le mieux et le plus vite, afin de recevoir les éloges du missionnaire, lorsqu'il visitera le village au bout de la semaine ou du mois.

On ne nous soupçonnera pas, je pense, de songer à tirer un profit personnel de ce travail : grâce au ciel, nous n'avons pas quitté nos familles et notre patrie pour trafiquer de l'Evangile. Aussi nous espérons que cette industrie prospérera aux îles Gambier, mieux qu'elle n'a fait à Taïti, où les ministres ont cherché à l'introduire. Mais comme ces messieurs seuls en retiraient de fort bel argent, les Taïtiennes se sont promptement dégoûtées d'un commerce où toute la peine était pour elles et le profit pour les autres : et elles n'ont plus voulu filer. Aussitôt que nous aurons pu monter des métiers à tisser, toute la toile qui en sortira sera distribuée aux naturels pour servir à les vêtir eux et leurs familles. En attendant, les objets que les personnes pieuses voudront bien nous envoyer, seront donnés comme encouragement aux familles qui auront montré le plus d'ardeur et de bonne volonté. Nos chrétiens savent bien que c'est pour elles seules qu'elles travaillent ; aussi, vous ne sauriez croire avec quelle gaieté, quel contentement elles se rendent à l'ouvrage.

Nous avons distribué les jeunes gens en différentes sections qui ont chacune un chef ou un surveillant. Leur travail consiste à défricher les terres et à faire des plantations de végétaux alimentaires. Leur fruit de ce travail est également tout entier pour la peuplade : et de plus, nous consacrons une partie des aumônes d'Europe à récompenser les plus laborieux. Cette année, leur attente a été trompée, parce que les vêtemens envoyés de France ont été destinés à la nouvelle mission des îles Marquises ; mais cela ne leur fait point perdre courage, ils disent que ce qui est différé n'est point perdu.

Nous nous appliquons ainsi à tenir nos néophytes occupés sans cesse à quelque chose d'utile, afin de les mettre en état de se suffire un jour à eux-mêmes, et plus encore, afin de les préserver du désœuvrement, état bien plus dangereux pour eux que pour les chrétiens d'Europe. Ce ne sera que par une longue pratique des devoirs de notre sainte religion qu'ils en pourront contracter l'habitude, s'y affermir et oublier la vie qu'ils menaient il y a si peu de temps encore. Jusqu'à ce moment, il est indispensable qu'ils n'aient pas le loisir de songer à la licence brutale que le paganisme leur permettait. Qui peut calculer le ravage que causeraient de tels souvenirs ? Nous en avons eu dernièrement un exemple qui n'a pas eu de suites, il est vrai, mais qui nous a fait trembler à cause de celles qu'il pouvait avoir.

Parmi les jeunes gens qu'un de nos confrères a auprès de lui, dans le dessein de cultiver plus particulièrement leurs heureuses dispositions, il s'en est trouvé trois, dont l'un était chef de section et servant de messe, que l'ennemi de tout bien a engagés à reporter leur esprit sur les images de leur vie antérieure ; ils s'étaient même communiqué leurs pensées, et les entretiens devenaient coupables, lorsque l'ange de la mission fit venir à ma connaissance ce commencement de désordre. Je fis part à mon confrère de ma découverte, et sur-le-champ je fis venir ces enfans en notre présence. Les moins coupables, ou, si vous voulez, les plus sincères, avouèrent franchement tout ce qui s'était passé, et les autres ne purent se dispenser d'en convenir. Comme il y avait eu scandale, nous jugeâmes que la réparation devait être publique et la punition éclatante. Nous convînmes donc que le servant de messe, plus coupable, puisqu'il devait l'exemple aux autres, se tiendrait durant quelques semaines à la porte de l'église, comme indigne d'assister aux saints offices dans la compagnie de ses frères ; et que les autres prendraient rang parmi les catéchumènes, comme ayant profané leur caractère de chrétien. Cela réglé, nous nous rendîmes à l'église où toute la peuplade avait été convoquée. Je tâchai de faire comprendre aux assistants la gravité de la faute des coupables, surtout de celui qui était leur chef. Tout le monde était touché, ce me semble. Je terminai en ordonnant de sonner du pu (c'est un énorme coquillage turbiné, dont les habitans se servent en guise de trompette pour annoncer les calamités publiques.) Au son lugubre de cet instrument